

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 52 (1979)

Heft: 10

Artikel: Des villes et des hommes

Autor: Hermenjat, Renée

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Des villes et des hommes

Tant que les moyens de communication demeurent primitifs, la ville ne pouvait se développer indéfiniment: dépendante pour son alimentation de la zone rurale périphérique, il était nécessaire pour nourrir une ville de 3000 âmes de disposer de 3000 ha. sans compter les surfaces de pâturage pour le bétail.

Si l'on considère que les terres à blé occupaient alors les deux tiers du terroir, en raison des faibles rendements de l'époque, la croissance des villes demeurait rigoureusement limitée pour des motifs alimentaires.

Jusqu'en 1750, 80% de la population européenne était paysanne, la «soudure» était un problème endémique et à cette époque, 2% des Européens habitaient des villes de plus de 100 000 habitants.

Les échanges demeuraient quantitativement limités sur les grandes distances pour les produits alimentaires de base. Ce sont les nouvelles techniques agricoles qui vont permettre aux villes de se développer: la disparition de la jachère au profit des plantes fourragères semées en alternance avec les céréales facilite la récupération du tiers de la terre d'où augmentation de la production. L'élevage du bétail, facilité par les nouvelles cultures, produit plus d'engrais; l'apparition de la pomme de terre surtout fait reculer le spectre de la famine.

Les transports

Ils permettent à la ville d'écouler plus facilement ses produits et de s'approvisionner sur des marchés toujours plus lointains. De 1785 à 1850 le coton brut importé en Angleterre passe de 11 à 588 millions de livres et la production de 40 à 2026 millions de yards dont une grande partie est exportée.

La navigation à vapeur réduit sensiblement le temps de transport et les frais: treize jours pour traverser l'Atlantique en 1830. La tonne transportée coûte 80 fr. en 1820 contre 20 fr. vingt ans plus tard.

Sur terre, canaux et chemins de fer auront les mêmes effets dans des proportions variables. Le chemin de fer en reliant les villes créera un réseau urbain qui finira par étouffer l'artisanat rural et les petites industries qui offraient des possibilités de travail, saisonnières ou non, aux habitants des campagnes.

Les temps modernes

L'urbanisation est de 48% en Angleterre en 1851 et de 80% cent ans plus tard. La campagne se vide. Malgré l'augmentation constante de la popula-



tion globale, les nouvelles techniques suffisent à couvrir les besoins alimentaires avec les seules terres de plaine.

Les terres de collines, ces terres fertiles gagnées par le labeur humain, sont abandonnées, les maisons sont désertées et les terrains marginaux deviennent friches donc sujets à l'érosion. On tente aujourd'hui d'y pallier en indemnisant des paysans de montagne qui deviennent les «jardiniers des Alpes».

Time is money

A l'époque préindustrielle, la transmission du savoir se faisait d'homme à homme, de père à fils dans le labeur commun de chaque jour. Les innovations passaient par le filtre du quotidien pour en éprouver la valeur par rapport aux conditions locales du pays, de la région. Désir d'expérimentation lente, individuelle et autonome qui évitait les ruptures regrettables.

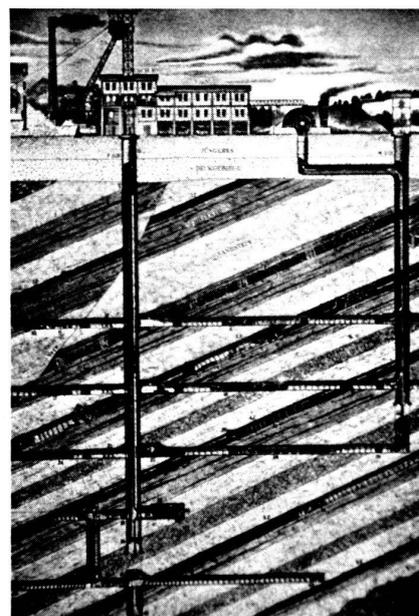
L'exode vers la ville change tout. Le travailleur découvre la concentration: de l'habitat, des lieux de travail. Le travail n'est plus rythmé par les saisons mais par l'horloge mécanique.

Le travailleur exproprié du savoir ne devient plus que le serviteur de la machine à produire. La ville devient l'annexe de l'usine, dans le cas des villes minières de la Ruhr par exemple. Les villes anciennes éclatent sous l'effet de l'activité industrielle.

Le Londres de Dickens, le Paris de Zola décrivent la ségrégation des quartiers ouvriers et populaires et des quartiers

résidentiels. La cité préindustrielle n'était pas fondée sur une opposition de classes aussi nette. D'ailleurs les dimensions de la ville préindustrielle étaient faibles. Le centre était le lieu où tous avaient accès et qui, pour tous, avait une signification religieuse, civique et économique.

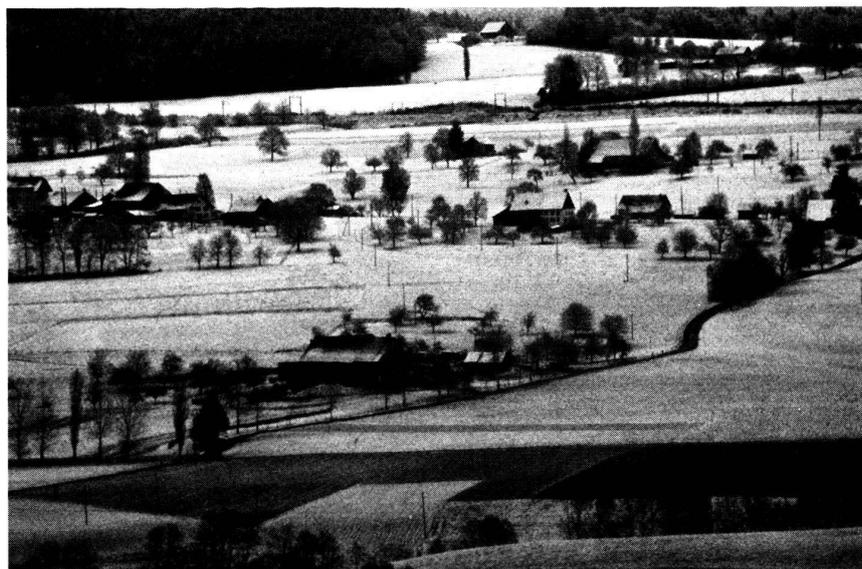
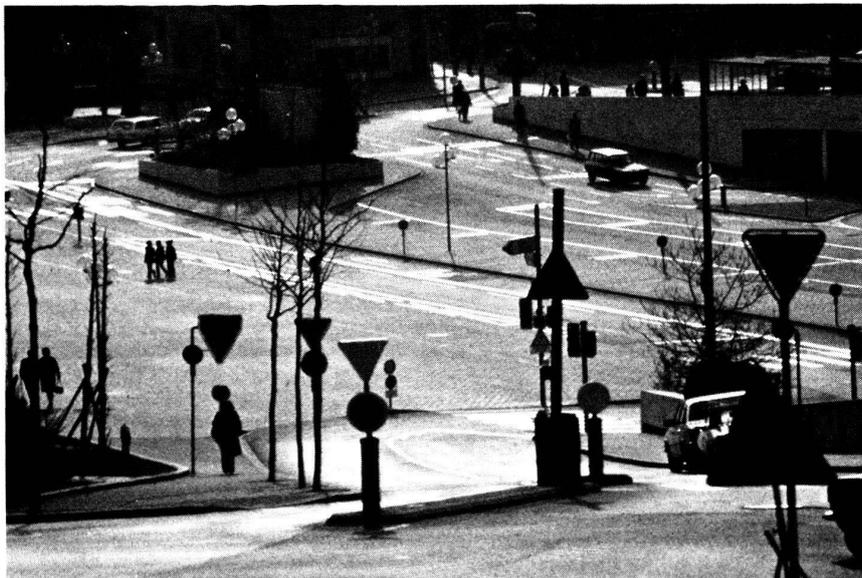
Dans la ville industrielle, le centre n'est plus qu'un lieu organisationnel, directionnel, de nature économique.



Des villes sans âme

Le tertiaire supérieur, sous-produit de l'industrialisation, chassera peu à peu les relations non marchandes. Il faut noter, que les centres-villes européens s'opposent, quant à leur structure, à ceux des villes nord-américaines. Alors qu'en Europe, par un phénomène de rénovation, on hébergera, au centre, des bureaux, des magasins de luxe et un habitat de haut niveau, aux Etats-Unis c'est un centre directionnel et exclusivement commercial, qui se vide pratiquement le soir et qui sera entouré par des quartiers dégradés abandonnés aux classes populaires généralement de couleur. Les périphéries en revanche abritent la bourgeoisie privilégiée.

Ainsi, surchargée de fonctions, soumise à la logique de la croissance rapide et du changement continu, la ville éclate, perd ses contours, s'étale comme une tache, en donnant naissance à un phénomène spatial qui n'est pas immédiatement identifiable à l'urbain mais qui n'est pourtant plus rural: la frange ur-



baine. Par ce tissu discontinu composé d'habitations et de friches, la ville progresse, croît d'une manière anarchique.

Eclatement de la famille

La famille comme unité de production utilisant le travail de tous ses membres perd sa signification sociale, sinon économique. L'industrie à l'opposé du monde rural et artisanal crée une rupture entre le lieu d'habitation et le lieu de travail. Les membres de la famille sont dispersés même lorsqu'ils travaillent dans la même usine. Femmes et enfants seront brutalement exploités dans la première phase de l'industrialisation et c'est pour les protéger que sont promulguées les premières lois sur le travail.

C'est d'ailleurs à la faveur de ces lois que les femmes seront progressivement expulsées du monde du travail. Les taux d'activité féminins tomberont pour ne remonter qu'après la première guerre mondiale, la soi-disant non-aptitude de la femme n'a aucune signification à un moment où l'énergie humaine devient moins importante du fait de la machine. Cependant c'est à ce moment-là qu'on découvre les limites physiologiques des femmes qui avaient pourtant été largement mises à contribution dans les travaux agricoles.

Les travailleuses de l'ombre

La réalité est à chercher ailleurs. La rupture habitat-travail rend nécessaire la présence, derrière chaque travailleur, d'une femme non rémunérée, qui pourvoit à la reproduction de la force de travail en assurant la charge du quotidien et l'éducation des enfants.

Seule la baisse de la natalité au milieu de notre siècle dans les pays occidentaux fera redécouvrir que les femmes représentent une main-d'œuvre potentielle importante.

L'espace social: un archipel

La rupture habitat-travail contraint les hommes à des déplacements nombreux pour pouvoir accomplir un certain nombre de fonctions ou pour satisfaire des besoins essentiels. Compte tenu des encombrements, spécialisation des espaces et croissance du nombre des relations érodent la journée du travailleur citadin. Même des villes de moins de 500 000 habitants comme Genève ou Bâle drainent quotidiennement 20 000 à 25 000 frontaliers dans un rayon de 50 à 60 km. et ce ne sont que deux exemples.

Ces villes déchirent l'enveloppe spatiale-temporelle des travailleurs. Les conséquences en sont multiples: augmentation de la probabilité des accidents, fatigue physiologique mal connue dans ses effets (parce que pratiquement pas étudiée), effritement du temps libre, etc. En passant d'une «île fonctionnelle» à une autre, les espaces sont déchirés, hachés, découpés, ce qui retentit sur les relations qui perdent toute continuité. Phénomène identique à l'intérieur des villes où la concentration et la spécialisation déterminent les zones: usine-bu-

reau, maison, club, lieu de week-end. Par contre, l'infrastructure économique tisse une trame des relations qui tend à éliminer par usure les relations existentielles. La trame économique, rigide et solide, détruit la trame culturelle dont il ne reste que des lambeaux. Ainsi ne subsistent que des relations fondées sur l'appartenance à un groupe socio-économique ou à une classe d'âge.

Quand la campagne n'est plus qu'un spectacle

Les communications de plus en plus rapides partent des villes et y aboutissent. Les zones traversées sont de moins en moins touchées par les communications rapides. L'autoroute, ruban protégé, à accès et sorties contrôlés n'incite guère ceux qui l'empruntent à pénétrer dans les espaces intercalaires. L'ankylose atteint les villages et les bourgs, les campagnes deviennent un espace panoramique, comme au cinéma. On regarde, on admire, mais on n'est plus dedans. Cette campagne, il y a cent cinquante ans, était le lieu de toute activité pour la majorité des gens: c'est le passage du vécu au spectacle. On a très peu étudié

les effets de ce déracinement de masse provoqué par la perte du rapport immédiat et du concret qui était le résultat d'une adaptation millénaire et réciproque entre l'homme et le milieu.

L'histoire de l'homme avait été jusqu'à rythmée par les défaites et les victoires d'une lutte incessante pour organiser l'environnement de la façon la plus satisfaisante possible, lutte marquée par la mise au point de mécanismes de contrôle résultant de l'interaction entre les hommes et les processus naturels. Par cette interaction l'homme créait des paysages qui donnaient une forme et une signification à un espace qui, sans l'intervention de l'homme, n'aurait été qu'une vide et silencieuse étendue de terre, de forêts et d'eau.

Paradoxe contemporain

Tout ce qu'on admire aujourd'hui, le profil d'une colline couverte de vignes, un habitat perché, une admirable ville médiévale dont la structure révèle que les relations quotidiennes sont le résultat du travail de l'homme qui ne visait que des buts pratiques, tels que l'organisation de sa vie et de ses activités.

Maintenant que l'aménagement du territoire est devenu une science, notre époque ne produit plus que rarement des ensembles qui peuvent émouvoir. Pourquoi a-t-elle atteint un niveau de rapports aussi mauvais avec l'environnement? Rapports tellement mauvais qu'il faut réinventer la nature, réapprendre, non pas la nature, mais une nature. Cette nécessité-là est-elle encore la conséquence de la rupture du rapport de travail?

N'y a-t-il pas une relation fondamentale entre la déstructuration du travail humain et la déstructuration de l'environnement? La déshumanisation du travail n'engendre-t-elle pas la perte du contrôle sur l'environnement.

L'homme est devenu étranger à son environnement. D'où cet effort pathétique des hommes pour «personnaliser» (mot piège) leur quotidien.

Extraits condensés du livre de Claude Raffestin — prof. à la Faculté des sciences sociales et économiques de Genève, et de Mercédès Bresso, de l'Université de Turin: «Travail — Espace — Pouvoir».

Renée Hermenjat.

8 expositions à votre disposition... pour choisir librement :



● votre salle de bains ● vos carrelages



● votre cuisine

- 1211 Genève Grand-Pré 33-35, Tél. 022/34 80 50
- 1000 Lausanne Rue des Terreaux 21, Tél. 021/20 32 11
- 1800 Vevey Rue St-Antoine 7, Tél. 021/51 05 31
- 1860 Aigle Route d'Evian, Tél. 025/2 36 23
- 1837 Château-d'Oex Le Pré, Tél. 029/4 75 75
- 1400 Yverdon Rue des Uttings 29, Tél. 024/25 81 91
- 1951 Sion Rue de la Dixence 33, Tél. 027/22 89 31
- 3930 Viège Lonzastrasse, Tél. 028/48 11 41

4500 m² de suggestions élégantes et fonctionnelles. De nombreux modèles installés dans un décor réel. Des milliers de carrelages de couleur, dessins, matières pour harmoniser sols et murs.

